8 mars 1995 N° 42

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Se convertir, c'est retrouver la condition d'enfant....1
Dans la perspective du grand jubile de l'an 2000....3
Un précieux document....7
N'arrachez pas aux enfants ce qu'il y a de plus sacré....9
Présence d'Anne de Guigné en Roumanie....11
Le coin des livres....14

Se convertir, c'est retrouver la condition d'enfant

Le Carême est le temps de la conversion. Le Cardinal Lustiger, dans son "entretien" du 6 février dernier diffusé sur les ondes de Radio Notre-Dame*, nous rappelle que la première exigence de toute authentique conversion, consiste à redécouvrir que nous sommes des enfants et que Dieu nous appelle à le retrouver comme un Père.*

Pour comprendre ce que signifie être enfant, être fils, fille, n'oublions jamais ces deux points :

• Jésus, avec toute la tradition biblique et le peuple d'Israël, appelle Dieu "Père". Ainsi le prophète Isaïe (63, 16) : « C'est toi, Seigneur qui es notre Père, notre Rédempteur, depuis toujours c'est là ton nom » ; ainsi encore le psalmiste (89, 27) : « Lui m'appellera "mon Père ! mon Dieu, le Rocher qui me sauve". » Dans les prières – liturgiques ou non – (Lc 22, 42 ; 23, 34-46), Jésus invoque le Père et il apprendra aux disciples à prier : "Notre Père" (Mt 6, 9).

• Jésus se présente comme "le Fils", l'Unique, le Bien-Aimé. Il appelle Dieu "Mon Père", mais aussi "Abba, Papa" (Mc 14, 36). Cette expression araméenne insolite, appliquée à Dieu, pouvait paraître scandaleuse à ses contemporains. Elle dénote une familiarité étonnante avec Dieu, une relation d'amour, de confiance, d'abandon unique.

En nous révélant qu'il est "le Fils", Jésus ouvre à ceux qui vont le suivre le chemin pour avoir part à sa condition filiale et devenir à leur tour enfants de Dieu.

ISSN 0760-8934

Des enfants blessés

Au fil de l'Évangile, nous rencontrons souvent des enfants, et d'abord des malades que Jésus guérit : l'enfant du centurion de Capharnaüm ; la fille de Jaïre (seuls Pierre, Jacques et Jean sont associés à sa guérison) ; la fille de la Cananéenne, tourmentée par un démon ; l'enfant épileptique possédé par un esprit muet ; le fils unique et déjà mort de la veuve de Naïm ; l'aveugle-né (une fois guéri, il est rabroué par ses parents), etc.

Ces enfants éveillent la compassion de Jésus, comme si leur souffrance rendait plus visible la condition blessée de l'homme et l'urgence du salut.

Les deux fils des paraboles

Ainsi les enfants sont en quelque sorte des signes vivants donnés par Dieu. Jésus en deux paraboles au moins décrit l'attitude de *deux* fils :

• Parabole des deux garçons à qui leur père demande d'aller travailler à sa vigne (Mt 21, 28 sq). Leur "dire" et leur "agir" se contredisent devant la volonté de leur père : le refus de l'un et son repentir, l'acceptation de l'autre et sa désobéissance.

• Parabole de l'enfant prodigue et de son frère aîné (Lc 15, 11 sq) qui décrit admirablement leurs réactions mutuelles et leur conduite à l'égard de leur père, plein d'amour miséricordieux et de justice.

Paraboles donc sur la condition filiale : la relation humaine du père et de ses fils nous éclaire sur ce que Dieu, le Père de Jésus-Christ et notre Père, attend de nous, et sur notre manière de lui répondre. Telle est la réalité fondamentale de notre relation à Dieu, que Jésus nous invite à vivre.

Comme les enfants

Oui, Jésus nous invite à découvrir dans l'enfance un appel que Dieu adresse aux adultes endurcis. « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas » dit Jésus à ses disciples. Et, précise saint Marc (10, 13 sq), « Il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains ». Jésus témoigne aux enfants amitié et respect.

Le jour de l'entrée de Jésus à Jérusalem avec les rameaux (Mt 21, 15 sq), les enfants crient dans le Temple : « Hosanna au Fils de David » en reprenant le psaume 118 et en chantonnant les acclamations de la fête des Tabernacles et de l'entrée dans le Temple. Aux prêtres et aux scribes indignés qui lui demandent de les faire taire, Jésus répond: « N'avez-vous jamais lu ce texte : "Par la bouche des tout-petits et des nourrissons tu t'es préparé une louange" (Ps 8, 3) ? ». Et il englobe ces gamins, tels des enfants-prophètes, dans le lot des disciples qui

exultent de joie. Il prend leur défense : « Si eux se taisent, ce sont les pierres qui crieront » (Lc 19, 40).

Rappelez-vous enfin la leçon donnée par Jésus aux apôtres qui l'interrogent : « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ? » (Mt 18, 1 sq). « Appelant un enfant, il le plaça au milieu d'eux et dit : "Si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux". »

Que signifie devenir petit enfant ? Jésus lui-même nous en donne la clé dans son entretien avec Nicodème (Jn 3, 1-21) lorsqu'il dit à ce vieillard : « Nul, s'il ne naît de nouveau, de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu ». Et à Nicodème de plus en plus déconcerté, il répète : « Il vous faut naître d'En-Haut ».

Entrer dans le Royaume des Cieux, c'est, par une nouvelle naissance, entrer dans la condition nouvelle d'enfant de Dieu, de fils, de fille de Dieu ; en Jésus, grandir dans une relation de filiation et pouvoir dire avec lui "Notre Père", et recevoir l'Esprit donné en partage aux enfants de Dieu. Ainsi s'accomplit depuis le jour de la Pentecôte la prophétie de Joël (3, 1-5), que proclame saint Pierre : « Alors, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (Ac 2, 16-21). Au contraire, « qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas » (Mc 10, 14-15).

Jean-Marie, Cardinal Lustiger

Prière pour retrouver l'enfance baptismale

« Jusques à quand, moi, l'enfant de Dieu, resterai-je charnel,
puisque dans l'eau sainte du baptême je suis né de Dieu ?
Quand donc me tournerai-je tout entier vers Dieu ?
Seigneur, par ton Esprit-Saint, attire à toi mon cœur.
Seigneur, détourne mon cœur des vanités de la terre !
Seigneur, sans toi, je ne suis rien. »

(d'après saint Jean de Cronstadt)

Dans la perspective du grand jubile de l'an 2000

par Renée de Tryon-Montalembert

Après s'être adressé aux familles, Jean-Paul II vient d'écrire une lettre qui concerne, cette fois, les enfants du monde entier. L'importance de cet événement est d'autant plus grande qu'il doit se lire dans l'optique de la préparation à laquelle toute l'Église se voit conviée en vue du Grand Jubilé de l'an 2000.

Une nouvelle sorte de documents pontificaux

On connaissait les Encycliques des Papes ainsi que leurs Exhortations apostoliques. Et Jean-Paul II ne craint pas de les utiliser toutes les fois où il se voit appelé à donner un enseignement d'ensemble sur tel point de doctrine ou telle situation morale, sociale ou spirituelle. Mais voici qu'il a maintenant recours à un genre littéraire nouveau : celui de la Lettre adressée à une catégorie de fidèles déterminés. C'est ainsi que nous avons eu, en 1994, la *Lettre aux Familles*, et qu'il vient maintenant de nous donner *La Lettre aux Enfants*.

Avec la première, c'est le Successeur de Pierre qui pousse familièrement la porte de la maison de famille et vient prendre sa place parmi les membres du foyer, comme l'un des leurs, à la façon dont Jésus de Nazareth venait s'asseoir à Béthanie, dans la maison de Lazare, entre Marthe et Marie.

Or voici qu'avec les enfants, la nouveauté est plus saisissante encore : non seulement, pour la première fois dans l'histoire, un Pape écrit une *Lettre aux Enfants*, mais il s'adresse à eux en tant que tels, se mettant à leur portée et pourtant les considérant – ô combien ! – comme de véritables interlocuteurs.

Un écrit à la portée des enfants

Avec ses jeunes amis, le Pape se fait enfant. Il pénètre dans leur univers. Il évoque ses propres souvenirs.

Il les rejoint dans les joies de Noël et autour de la Crèche et dans celles de la Première Communion, sans oublier la photo de famille.

Un partage des responsabilités

Mais combien il les prend au sérieux ! Non seulement nous sommes aux antipodes de tout infantilisme comme de toute condescendance, mais, davantage encore, voici que le Pape n'hésite pas à les prendre pour confidents de ses responsabilités de Pasteur suprême et qu'il sollicite leur aide. Oui, il fait appel à eux et leur confie une responsabilité immense : la charge de prier pour la paix, la paix dans le monde entier. Et « le Pape, assure-t-il, est certain que vous ne repousserez pas sa demande ».

Un appel à la louange

Et c'est sur une note de joie très pure que s'achève la Lettre : il s'agit de la louange des enfants, et de l'évocation de leurs visages, « visages des enfants du monde entier, de l'Orient à l'Occident, du nord au midi. »

Les saints du prochain millénaire

Mais, ne l'oublions pas, ce texte vient s'inscrire dans la suite immédiate et comme une toute première mise en pratique des grandes directives émanant de l'Exhortation apostolique *Tertio millenio adveniente* ("Alors qu'approche le 3e millénaire"), où notre attention est spécialement attirée sur le grand renouveau de sainteté que doit provoquer, comme son plus beau fruit de grâce, le Grand jubilé de l'an 2000.

Notre Église est l'Église des saints : elle est l'Église des martyrs, mais l'Église aussi des saints de la vie ordinaire.

C'est pourquoi le Pape recommande instamment, dans la perspective du troisième millénaire, d'accorder « une grande attention à la sainteté de ceux qui, à notre époque aussi, ont vécu pleinement dans la vérité du Christ. » Il souligne notamment l'importance de reconnaître l'héroïcité des vertus chez des époux chrétiens et de leur ouvrir ainsi l'accès à la béatification afin que puissent être donné aux familles des exemples d'une sainteté authentiquement vécue dans le mariage.

Mais les enfants ne sont pas oubliés. Ils sont même mentionnés de façon expresse parmi les candidats à la sainteté.

« … dans le catalogue des saints et des bienheureux de l'Église ont été inscrits non seulement ceux qui ont versé leur sang pour le Christ, mais aussi des maîtres de la foi, des missionnaires, des confesseurs, des évêques, des prêtres, des vierges, des époux, des veuves, *des enfants*. »

Travaillons donc activement pour la diffusion de ces deux textes pontificaux qui ne vont pas l'un sans l'autre : le Grand Jubilé de l'an 2000 devant réaliser « un nouveau-printemps de vie chrétienne » dont les premières et les plus belles fleurs seront des cœurs d'enfants.

Demandons avec instance au Seigneur qu'il nous accorde, si telle est sa Volonté, la grâce ardemment désirée d'une prochaine béatification de notre petite Anne, et celle aussi d'autres enfants.

Afin que nos Missels puissent s'enrichir d'un *Commun de enfants* et nos Litanies d'invocations qui leur soient propres.

Afin que de tels enfants proclamés "bienheureux" puissent être reconnus comme autant de puissants intercesseurs, venant en aide à l'immense détresse d'innombrables enfants qui souffrent en notre terre.

Et que ces nouveaux "bienheureux" puissent être donnés comme de sûrs exemples, au monde de l'enfance, en aidant chaque enfant à progresser sur le chemin de la plus authentique sainteté, celle des "tout-petits".

La sainteté de l'enfance, quel enjeu pour l'Église de demain !

Renée de Tryon-Montalembert

Extrait d'une conférence donnée à Paris par Renée de Tryon-Monlalembert, le 27 février 1995, à la Centrale Catholique des Conférences et de Documentation.

Un précieux document

Il s'agit d'une lettre qui vient d'être retrouvée, et qui relate, de façon aussi émouvante que circonstanciée, et avec des détails inédits, les dernières heures et la mort du père d'Anne, le capitaine Jacques de Guigné, tombé à la tête de ses chasseurs, le 22 juillet 1915, sur la Crête du Linge, entre le lac Noir et le lac Blanc, non loin de Notre-Dame des Trois épis.

Cette lettre, écrite en plein "front" d'Alsace et sous la mitraille, très peu de temps après le drame, est rédigée par l'aumônier, le Père André Dapzol. Et elle est adressée à M. l'abbé Métral, curé d'Annecy-le-Vieux, afin qu'il annonce à Madame de Guigné la terrible nouvelle.

Nous publions cette lettre en son entier. Le style est celui de l'époque. Ce texte, dans sa simplicité poignante, demeure d'une grande beauté et évoque des valeurs qui ne sauraient vieillir.

Du front, le 25 juillet 1915

Vénéré Monsieur le Curé,

Je viens vous apprendre une très douloureuse nouvelle et vous demander d'accomplir une mission bien triste. Monsieur le lieutenant de Guigné a été tué dans la terrible affaire du 22 juillet, la tentative, vaine hélas ! autant que sanglante de la prise de la Crête du Linge. Cet incomparable officier est mort en héros, comme vous le devinez. La veille de l'action j'ai donné la sépulture chrétienne au lieutenant Lannois tué la veille. Le cimetière de campagne est situé dans un bois de sapins au milieu duquel campait le 114e bataillon. La cérémonie finie, le lieutenant de Guigné est venu se confesser devant tous les hommes et a même averti ceux de sa compagnie de ma présence. Pendant une heure, j'ai confessé des chasseurs du 114e en me promenant dans une allée.

C'est par le lieutenant que j'ai appris l'attaque du lendemain. J'ai suivi le bataillon sur le champ de bataille. Je me suis porté avec la 4e compagnie jusqu'au boyau d'attaque. De 2 h du matin à 10 h et demie, nous avons essuyé le plus épouvantable bombardement qu'on puisse imaginer. Les hommes étaient littéralement abrutis. Je me demandais s'ils auraient la force physique de se lever

pour la charge. Ils sont partis entraînés par leurs admirables chefs : à genoux dans le boyau horriblement marmité, je donnais l'absolution aux chasseurs qui passaient. Quand arriva la 1ère compagnie, le lieutenant de Guigné en tenait la tête un fusil à la main. En passant devant moi il me salua d'un sourire admirablement calme et répondit par un signe de croix à mon geste de bénédiction.

Il est tombé à proximité de la tranchée conquise, le premier des officiers. Il est mort instantanément. La nuit venue, trois hommes de la compagnie dont le sergent-major qui lui avait voué un véritable culte, ont essayé de se traîner en rampant jusqu'au corps pour le ramener dans nos tranchées. Impossible… À chaque tentative nos méprisables ennemis ouvraient le feu sur eux. Je vous glisse dans cette lettre le bout de papier que m'a écrit au crayon à l'orée d'un bois, sous la menace des marmites, le bon sergent-major dont je ne puis lire le nom. En écrivant ces mots sur ses genoux, le pauvre homme sanglotait de façon émouvante. Il avait voué à son chef un culte touchant d'admiration et de tendresse. M. de Guigné de son côté, avait en lui une entière confiance. Vous pourrez écrire à cet excellent homme.

J'ai assumé très volontiers la mission de vous avertir parce que seul je pouvais vous donner l'assurance que le cher lieutenant s'était confessé avec une grande piété quelques heures seulement avant l'action, et aussi parce que durant les quelques minutes où j'ai pu l'entretenir, il m'a confié qu'il était le neveu de mère Véronique, une franciscaine que j'ai connue à Fribourg.

On va tenter prochainement un autre assaut de cette position. J'en serai. Si je ne suis pas tué, je vous promets de m'occuper personnellement du corps de M. de Guigné et de vous faire parvenir les souvenirs qu'il porte sur lui, s'ils ont échappé aux mains sacrilèges des Allemands.

Veuillez dire à la pauvre Madame de Guigné mes respectueuses et religieuses condoléances. Je comprends l'immense douleur qui va la meurtrir, mais cette douleur sera tempérée de résignation et d'espérance chrétienne, en même temps que de fierté patriotique. Elle et ses chers petits enfants porteront désormais avec plus d'orgueil ce nom illustré par tant de vertus et par un si beau sacrifice. Le lieutenant de Guigné vient d'ajouter une page sublime aux annales de la chevalerie française. Je prie N. S. Monsieur le Curé, qu'il mette sur vos lèvres les paroles qui adoucissent la grande douleur que vous allez annoncer.

Bien respectueusement et affectueusement, vôtre en…

Fr. André Dapzol, franciscain,
Aumônier militaire à la 129e division, secteur 168.

N'arrachez pas aux enfants ce qu'il y a de plus sacré

*A la suite de l'interdiction de parler de Jésus dans une école des États-Unis. (cf. L'*Osservatore Romano *de langue française, n°52 du 27 décembre 1994).*

Article de Gino Concetti

A force d'exalter la liberté et le respect des autres, on finit dans l'hérésie et on réduit tout à rien. C'est ce qui est arrivé dans une école américaine, en Virginie, où l'on a empêché un élève de monter sur scène pour réciter la poésie de Noël composée par sa mère.

Ne pas offenser la sensibilité des parents ayant une autre religion : telle est la justification donnée par les autorités de l'école à l'interdiction.

En cohérence avec cette prise de position, la fête de Noël aussi est remplacée par le "Festival d'hiver". Dans les programmes, la parole Noël a été remplacée par "Fantaisie d'hiver". Cela va sans dire, les habituels souhaits de "joyeux Noël" sont remplacés par "Bonnes Fêtes" ou "Bonne Année".

Et ainsi, au nom d'une conception exaspérée du principe de séparation entre religion et État, et au nom d'une liberté infantilisée de toutes les religions, de toute croyance religieuse ou pseudo-religieuse, dans la nation la plus riche du monde, on va vers la négation de la religion, l'athéisation officielle.

Jusqu'ici on croyait que le plus grand danger pour la religion chrétienne était l'irénisme, c'est-à-dire la tendance à mettre sur le même plan toutes les religions grandes et petites, comme si elles étaient toutes égales et toutes bonnes. Et comme s'il était indifférent pour un croyant d'embrasser l'une plutôt que l'autre.

De l'Amérique arrive un autre avertissement, un autre danger qui – au moins au départ – est bien plus grave que le premier. Pour garantir de façon excessive et sans aucune raison le respect du pluralisme religieux, on choisit la voie de la non-religion. Celle qui en fait les plus grands frais – comme le prouvent les informations – c'est la religion chrétienne, aux disciples petits et grands de laquelle on défend de parler de Jésus et de proclamer publiquement son nom.

L'obscurcissement de la raison est total. Supprimer le nom de Jésus, empêcher les enfants de le prononcer à l'école, a le sens d'un acte de piraterie. On veut "voler" aux enfants ce qu'ils ont de plus sacré, ce qui est et qui constitue leur raison de vivre, celle de leur famille et de la société.

Supprimer le nom de Jésus n'est pas seulement une opération formelle. Elle implique la suppression des valeurs, des droits qui ont leur origine, leur consistance et leur inviolabilité dans le Christ ; et qui, qu'on le veuille ou non, constituent les piliers d'une société ordonnée et pacifique. Écarter le Christ c'est

en fait écarter son Évangile de paix, de liberté, de fraternité, d'amour, de solidarité, mais aussi de justice, de vérité et de bien.

Supprimant le Christ du "visible" et du "public", les hommes et les femmes, en particulier les jeunes, se privent de la possibilité de se confronter à lui, à son message, à ses institutions, de remettre en cause leurs convictions et leurs certitudes qui peuvent ne pas être crédibles ou vraies ; en outre, ils affaiblissent le dialogue des religions et confessions religieuses avec la vraie et l'unique religion qui est celle du Christ ; et enfin ils coupent les ailes aux élans de collaboration sincère visant à créer ensemble un monde plus juste et plus humain.

La culture sécularisée et rationaliste est prête à combler le vide laissé par la mise à l'écart du Christ, par ses succédanés de consumérisme et d'hédonisme. Et puis on s'étonne si la criminalité augmente, si les enfants deviennent de terribles tueurs d'enfants du même âge !

La tendance à désacraliser Noël n'est pas malheureusement, seulement le fait d'Outre-Atlantique. En Italie aussi, on a enregistré des manifestations d'intolérance religieuse vis-à-vis du Christ aussi bien dans la représentation du Crucifié que dans l'image douce et fascinante de l'Enfant dans la crèche. On a dit, et peut-être continuera-t-on à le dire, que ce sont là des actes de vandalisme et isolés. Personne ne le met en doute, pas même nous. Mais on ne peut pas ne pas remarquer que depuis des années, il y a une tendance, assez marquée, à laïciser Noël, comme Pâques et d'autres fêtes religieuses enracinées dans la foi et la tradition religieuse du peuple.

Le développement de certains symboles ou images païennes, l'impulsion donnée à l'évasion et au consumérisme qui sont l'antithèse d'un vrai Noël, ne parlent-t-ils pas à la conscience des croyants et des incroyants ? Pour nous aussi, pour notre société, pour notre culture, pour nos jeunes et pour nos enfants, vaut l'avertissement de cette histoire. Les succédanés rendent précaire et malheureuse la vie des hommes, désordonnée et conflictuelle la convivialité civile.

Gino Concetti

Présence d'Anne de Guigné en Roumanie

Frère J.-D. exerce à Bucarest un apostolat fécond auprès de nombreux enfants et adolescents gravement malades ; il s'emploie à leur faire connaître Anne de Guigné. Il évoque pour nous quelques fioretti.

En Roumanie, comme dans beaucoup de pays pauvres, les enfants sont nombreux partout, toujours présents, dans les rues, gais, rieurs, joyeux et disponibles… Mais c'est surtout à l'hôpital que nous les avons rencontrés.

1. L'Hôpital Budimex, lieu privilégié d'apostolat

De son vrai nom officiel : Maria Sklodowska Curie, construit par et grâce à l'aide polonaise, cet immense hôpital de Bucarest abrite environ 500 enfants, soignés de diverses maladies, dans de multiples services : chirurgie, orthopédie, O.R.L., etc. Certains y restent peu de temps, d'autres plus longtemps !

Du fait de leur état de malades, du fait également que les enfants sont complètement inoccupés (les jouets sont rares et coûteux en Roumanie, jeux et livres sont hors de prix pour les familles modestes) et souvent délaissés par leurs familles, même quand ils ne sont pas orphelins ou abandonnés, nous avons reçu un accueil plein d'ouverture et de disponibilité… L'appel est si grand que nous n'arrivons pas à satisfaire toutes les demandes de visites…

Il y aurait de nombreux et multiples témoignages à donner… Comment ne pas parler de Georges Biga, ce grand garçon de 15 ans qui diffuse et fait circuler ces quelques revues que nous lui confions, qui rassemble ses voisins de lit pour que nous leur parlions de Dieu… La dernière fois, nous n'avions que cinq minutes pour eux, pourtant elles furent bien pleines, et nous avons terminé par une belle prière.

Et tant d'autres, tout aussi émouvants, mais c'est surtout vers les grands malades que nous portons notre effort.

2. Les enfants atteints de maladies graves

La Providence a en effet dirigé nos pas vers les enfants, atteints de maladies graves : tumeurs, cancers, leucémies… La petite Anne de Guigné n'y était sans doute pas pour rien, puisque nous lui avons confié cet apostolat d'enfants, dès qu'il a débuté. Et nous avons vite compris l'importance d'aller vers ces grands malades. Car la souffrance et l'isolement dus à la maladie sont encore aggravés par les difficiles conditions des soins en Roumanie : les médicaments sont rares, coûteux (même exorbitants) parfois introuvables, ce sont les parents qui doivent se procurer le traitement prescrit par les médecins (et jusqu'aux seringues).

Au milieu de telles difficultés, les enfants et leurs familles font preuves de tant de courage et d'abnégation ! En voici deux exemples. Celui de Cristina[1] et celui de Mihael-Gabriel.

3. Cristina (15 ans), présence de Marie dans l'épreuve

Mystérieusement guidé vers elle, j'ai découvert une enfant au plus bas point moral et physique : atteinte d'une leucémie qui évoluait très rapidement, il lui semblait que sa vie était brisée comme elle l'écrivait à des amis français avec qui nous l'avions mise en contact : « Le ciel d'habitude bleu et serein est aujourd'hui assombri de lourds nuages à l'image de ma jeunesse autrefois heureuse… »

Pourtant, grâce à l'intercession d'Anne, elle a réussi à surmonter et dépasser son désespoir, à redécouvrir le sens et le soutien de la prière, en particulier celle du chapelet, ce qui est d'autant plus remarquable que Cristina est orthodoxe et que cette forme de prière lui est étrangère. Mais grâce au message de Lourdes, elle a pu se familiariser avec la salutation évangélique qu'elle a pratiquement apprise seule.

Et puis il y eut ce petit miracle lorsqu'elle put partir en France deux mois pour un traitement qui aurait dû lui apporter une guérison qu'elle pensait définitive.

Aussi, pour elle, pour sa famille, sa rechute grave en février 1994 fut une grosse déception et une rude épreuve que tous essayèrent de surmonter avec courage et confiance en Dieu. Malgré la gravité de son mal, Cristina garde une foi vive, il y a quelques jours à peine elle avait entraîné Marian (15 ans, atteint aussi de leucémie) et Nicoleto (amputé d'une jambe, 7 ans) à dire une dizaine de ce chapelet qu'elle aime tant. Car sa foi rayonne, les autres enfants du service viennent la voir et l'entourent. C'est grâce à elle, lorsque nous lui avons apporté le sacrement des malades, que nous avons rencontré un petit garçon qui a reçu le même sacrement en sa compagnie, et ne cesse de nous édifier depuis.

4. Mihael-Gabriel, 9 ans, le petit ami d'Anne de Guigné

Lui aussi également est passé par bien des épreuves puisqu'il était au plus mal cet été. Est-ce l'effet des soins ? de la prière ? de la présence de Notre-Dame de Lourdes et de la confiance en Elle ? Il remonte à présent.

Même dans sa plus grande faiblesse, il attendait nos visites. Quelquefois, cela ne pouvait durer plus de 5 minutes, c'était le maximum pour lui. Mais toujours il attendait quelques mots de Jésus, son petit chapelet de bois à la main tant était vive sa soif de prier.

1 Décédée le 9 mai 1994, depuis la rédaction de ces pages.

La volonté dans l'épreuve

Une fois, je vis Mihael-Gabriel éclater en larmes au milieu de la dizaine. Je ne compris pas sur le moment. Mais c'est qu'il se sentait si faible et craignait de ne pouvoir arriver au bout de son chapelet. Je réalisai alors l'effort que cela représentait pour lui.

Le petit Apôtre d'Anne de Guigné

Comme je le fais souvent à beaucoup d'enfants, je lui racontai un jour le début de la vie d'Anne. Quelques jours après, de nouveau en visite, grâce à lui, on regroupa quelques autres enfants dont Juliana (qui est très mal aujourd'hui). Je posai une ou deux questions, pensant qu'il aurait oublié !…

A ma grande surprise, il se mit à raconter à Juliana tout ce qu'il savait d'Anne… Et il avait retenu beaucoup ! Et comme je leur recommandai de prier ensemble le soir, il tourna vers Juliana un regard malicieux et volontaire : « Et surtout, n'oublie pas… »

L'exemple d'Anne de Guigné

Une autre fois comme j'avisai au-dessus de son lit quelques voitures miniatures, il m'avoua qu'elles ne marchaient plus, les autres enfants ayant épuisé les piles. Lui disant que c'était dommage, je vis un air de bonté qui passait dans son regard, et il me dit une phrase qui signifiait à peu près ce que disait Anne :

« Je suis content puisqu'ils s'amusent. »

Aujourd'hui Mihael-Gabriel va mieux. C'est un espoir pour tous, même s'il doit revenir de temps en temps à l'hôpital pour des traitements. Il désire être prêtre plus tard. Que Dieu l'aide et lui donne la santé pour ce grand projet, si telle est Sa volonté.

Frère J.-D.

Le coin des livres

• Jeanne Leschi. *De glaise et de ciel*, Éd. Tequi, 35 F.

Dans cette méditation sur la maladie et la mort, l'auteur, docteur en médecine, et docteur en philosophie, nous oriente vers le remède essentiel qui est le christianisme.

• José-María Salaverri, s.m. *Les quatre oui de Faustino*, dans la collection *Arc-en-ciel*, aux Éd. du Serviteur, 1994, 39 p.

En ces quelques pages, le prêtre qui fut le confident privilégié de cet adolescent, rappelé à Dieu dès ses quinze ans, nous dresse un portrait des plus attachants de son jeune ami. « Je vais essayer de dire *oui* à tout ce qui est bien » écrivait Faustino. Et, de fait, il a su dire un *oui* prompt et joyeux d'abord à Marie, par sa fidélité au chapelet ; puis à l'appel de Dieu auquel il a résolu de consacrer toute sa vie dans la famille religieuse des Marianistes ; ensuite à la souffrance que lui occasionnerait une terrible maladie ; et enfin à la mort.

Et le Père Salaverri de tirer les conclusions de cette si brève existence : « Le Concile Vatican II a beaucoup insisté sur celle vocation universelle à la sainteté… Mais que Faustino, ce jeune garçon que j'ai rencontré pour la première fois quand il avait douze ans, soit aujourd'hui un candidat ferme à la canonisation, j'en suis tout émerveillé. Car, qu'a-t-il réalisé de spécial pendant sa vie, si courte et si semblable à celle de tant d'autres jeunes de son âge ? Il me semble que le "secret" de Faustino est d'avoir su dire *oui* aux bons moments. »

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.